

13 juillet 1974 Vol. 16, No 28

perspectives

la presse



Pour le 14 juillet, bleu, blanc et rouge page 12

LE BALCON ACTE 1

LE 13 JUILLET 1944, IL Y A 30 ANS,
LE GÉNÉRAL DE GAULLE
VENAIT POUR LA PREMIÈRE FOIS
AU QUÉBEC;
LE DEUXIÈME ACTE EUT LIEU EN 1960,
LE DERNIER EN 1967

par Jules Nadeau

Il y a trente ans, jour pour jour, le général de Gaulle faisait sa première apparition sur un balcon à Montréal, devant plus de 15 000 personnes. La foule scandait: Vive la France! Vive de Gaulle!

C'était un an avant la fin de la guerre. Un après-midi de juillet à une heure trente. Les arbres du square Dominion étaient reluisants et les milliers de personnes attendaient, le parapluie à la main, dans l'humidité et une chaleur de plus de 90 degrés.

Le petit balcon de l'hôtel Windsor était pavoisé d'un majestueux Union Jack britannique. A gauche et à droite, le tricolore français et le Red Ensign canadien. Les micros étaient prêts et la canicule ne décourageait pas la foule patiente.

Soudain, derrière le balcon, les portes s'ouvrirent et une demi-douzaine de personnes firent face à la foule. L'hôtel Windsor avait été choisi parce que les princes et les rois étaient habituellement reçus dans ce décor aristocratique. Le général de Gaulle était ainsi encadré du fût des colonnes et, au-dessus de sa tête, le mot Windsor taillé dans la pierre ajoutait un cachet royal à ce tableau solennel.

Les Montréalais reconnurent d'abord la voix familière de leur maire, M. Adhémar Raynault, qui prononça quelques phrases de bienvenue dont plusieurs allusions historiques. Ce fut ensuite le chef de la France libre qui prit la parole. Lentement et fermement:

"M. le maire de votre ville, chers amis, vient de dire que Montréal est la deuxième grande ville française du monde par sa population. Elle est aussi la plus grande ville du Canada. Je n'ai pas besoin d'en ajouter davantage pour vous dire quelle peut être mon émotion de me trouver parmi vous. Ce que vous acclamez en moi, qui vous parle, vous le sentez tous, c'est la France. Aujourd'hui, nous faisons la guerre, et vous, Canadiens, vous la faites bien. J'ai vu vos régiments à l'oeuvre dans la bonne vieille Normandie."

Qui était Charles de Gaulle? C'était un des généraux français. Mais pour les Alliés, c'était celui qui avait lancé le cri de ralliement du 18 juin 1940: "La France a perdu une bataille! Mais la France n'a pas perdu la guerre!" Des Français se regroupèrent ensuite à Londres puis à Alger afin de lutter pour une France Libre.

En juillet 1944, de Gaulle ne voulait pas que la paix se fasse sans la France. Winston Churchill voulait faire de la France un des Quatre Grands mais Roosevelt avait des réticences devant ce général hautain et imbu de la grandeur de sa nation et de son empire colonial.

1944. Hôtel Windsor de Montréal, lors de la première visite du général.

Le diplômé de Saint-Cyr venait ni plus ni moins pour se faire plébisciter par l'Amérique puisqu'il ne pouvait pas encore le faire en France. Il était le chef d'un gouvernement provisoire et il ne pouvait même pas espérer obtenir une reconnaissance diplomatique. Mais il se préparait et il anticipait la suite des événements.

A Washington, New York, Ottawa et Québec, l'accueil fut débordant. Chaque Vive la France! marquait un point de plus pour la politique personnelle du général en exil. L'appui moral était substantiel et de Gaulle tenait à rapporter à ses compagnons d'Alger le message de compréhension et de solidarité des Américains et des parlants français d'Amérique.

Le général de Gaulle a visité Montréal à trois reprises. D'abord en 1944, puis en 1960, deux ans après son accession à la présidence de la Ve République. Et enfin en 1967, date mémorable pour la scène du balcon, deuxième acte. MM. Raynault, Sarto Fournier et Jean Drapeau furent ses trois hôtes.

Adhémar Raynault se souvient bien de cette journée de 1944. Non pas parce que c'était le jour de son 53e anniversaire de naissance, mais bien parce qu'il avait accordé toute l'importance voulue à cette visite officielle.

LA VISITE DE 1944

En 1944, on ne pouvait pas parler du coup de balcon, quoiqu'il y eut un petit "mais". Le maire était un fervent nationaliste de l'école de Lionel Groulx et d'Henri Bourassa. Il avait tenu à faire de cette visite un succès digne des Canadiens français. Les éléments anglo-saxons eurent des démanagements ce jour-là, mais rien ne parut à la surface. Détail important, à Montréal, le général s'est abstenu de répéter ce qu'il avait crié dans la Vieille Capitale: Vive le Canada français! Ce n'était que partie remise.

Il était difficile d'exagérer l'éclat de cette hospitalité, étant donné que la visite ne dépassa guère plus de trois heures. Le chemin du général fut très court. Brève cérémonie de bienvenue à Dorval. Le dignitaire français voyageait dans un DC-4 de la U.S. Army Air Force Transport Command. Le tricolore était hissé pour la première fois à l'aéroport et la Marseillaise, l'O Canada et le God Save The King furent chantés à tour de rôle.

Le maire prit le général dans sa voiture jusqu'à l'hôtel de ville. De Gaulle n'avait aucune préparation spéciale pour cette visite. Il posa des questions très élémentaires sur la population de Montréal, les différents groupes ethniques et la charte municipale. Le maire avait mémorisé quelques chiffres sur la métropole et, à son tour, il en profita pour s'enquérir de la situation en France et des projets du gouvernement provisoire. Les deux hommes avaient le même âge et les relations étaient cordiales.

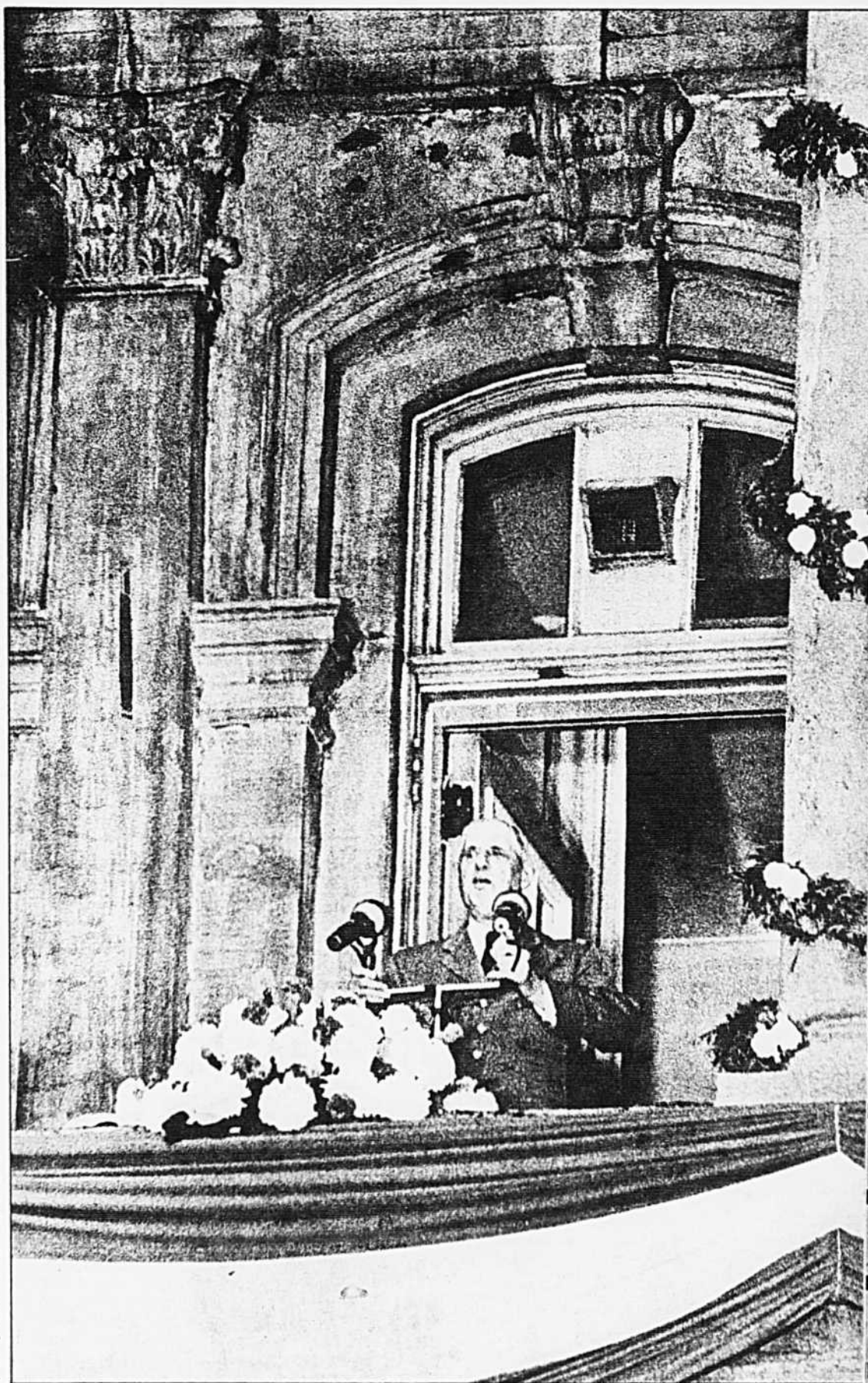
En fait, peu de temps auparavant, M. Raynault avait reçu un autre officier français du même rang, le général Henri Giraud. Mais ce dernier était beaucoup moins autoritaire et cassant. Même que le maire avait fait retrancher une phrase de son discours en lui expliquant que les nationalistes canadiens-français étaient chatouilleux sur les raisons de leur participation à la guerre en Europe. La première ligne de défense du Canada ne commençait pas dans les Flandres. De Gaulle était ravi de recevoir autant d'honneur que cet autre général intimement lié au comité d'Alger, mais il ne fit aucun effort particulier pour prodiguer les sourires ou se plier à des gestes aimables.

En arrivant à l'angle des rues Notre-Dame et Gosford, la foule applaudit longuement les deux hommes. Les employés municipaux avaient décoré l'hôtel de ville avec les trois drapeaux déjà mentionnés. Le balcon fut également pavoisé mais aucune apparition n'y était prévue. Le Jardin botanique avait envoyé des fleurs et même des palmiers pour le hall d'honneur.

Les archives municipales indiquent que, ce jour-là, neuf employés municipaux se partagèrent la somme de \$50.13 de temps supplémentaire. En outre, huit d'entre eux bénéficièrent d'une allocation de 75 cents chacun pour un repas. En voyant ces chiffres, un des archivistes actuels s'esclaffa avec toute la sagacité d'un col blanc revendicateur: on ne faisait pas de folles dépenses, dans ce temps-là!

Mais, en toute objectivité, je dois ajouter que pour les cols blancs de l'époque, c'était seulement 25 cents en dessous du prix suggéré par le gérant de l'hôtel Windsor pour le banquet qui devait clore la visite du général. Les archives ne mentent pas. Le gérant René Huyot avait écrit au chef du secrétariat du maire, M. Guy Saint-Pierre, pour lui dire que le menu de \$1.00 incluait même des petits pains beurrés et des pâtisseries françaises. Un garçon de table n'aurait-il pas pu consulter l'illustre visiteur: Mon général, préférez-vous avoir du pain français?

Suite page 4



1967. Hôtel de ville de Montréal, lors de la troisième visite du général.

Entre le salon rose et le salon Prince-de-Galles, le maire s'entretenait encore avec le général avant que les Français ne se retrouvent entre eux. Un moment donné, exactement trois pas plus loin, le Premier ministre Adélard Godbout discutait avec un invité et il n'avait pas encore parlé au général. Lorsque le maire aperçut M. Godbout, il pensa immédiatement à faire rencontrer les deux hommes. Il invita donc de Gaulle à faire les trois pas vers le chef du gouvernement québécois. Et le général de répondre d'un air de général: "Attendez, il passera bien par ici!"

Après le discours du balcon, le général traversa le square Dominion, d'un pas rapide, pour déposer une couronne de fleurs sur le cénotaphe du soldat canadien.

Il remonta dans la limousine pour aller déposer une autre gerbe de fleurs au parc Lafontaine au monument aux morts français. Les policiers ne purent empêcher une jeune femme du nom de Marguerite Meunier de s'approcher du général pour lui remettre un bouquet de pensées. Et, finalement, l'homme de Colombey-les-deux-Eglises s'envola pour l'Afrique du Nord afin d'y célébrer la prise de la Bastille, le lendemain, 14 juillet.

"Nous formons le vœu que votre ardent désir de libération de cette noble France, que nous aimons, se réalise le plus tôt possible."

Cette phrase que les Montréalais entendirent dans le discours de bienvenue du maire Raynault se réalisa peu de temps après.

LA VISITE DE 1960

Le deuxième visite fut faite non pas par un simple général mais par le Président de la France. Le 13 mai 1958, le putsch d'Alger avait porté de Gaulle à l'Élysée. C'était l'époque du problème de l'Algérie et 1960 était une année importante dans l'histoire de la décolonisation française.

Avant d'arriver à Montréal, de Gaulle avait été triomphalement reçu aux États-Unis par un ancien compagnon d'armes, lui aussi devenu président de son pays: Dwight D. Eisenhower, un des héros de la libération de la France.

Au Québec, en 1960, "l'occupation" n'était pas encore terminée. Même après la mort de Duplessis, l'Union nationale était encore au pouvoir avec Antonio Barrette à sa tête. La révolution tranquille devait commencer six semaines plus tard, le 5 juin.

La visite fut très courte et ne dura que 5 heures et 35 minutes. Mais les préparatifs étaient très rigoureux et, semble-t-il, aucun détail n'avait été oublié. Entre l'aéroport et l'hôtel de ville, le convoi devait parcourir la distance de 14,6 milles à la vitesse de 28 à 30 milles à l'heure. La "distribution des personnages dans les voitures" devait être faite selon les instructions émises par le service du protocole du ministère des Affaires extérieures, conjointement avec le ministère de la Défense nationale et l'Ambassade de France.

Le programme de la visite était sensiblement le même qu'en 1944, sauf qu'on avait remplacé la scène du balcon par une réception à l'hôtel Reine-Élisabeth... où il n'y a pas de balcon. La liste des invités était imposante et variée: mille convives, dont l'ambassadeur Pierre Dupuy, Donald Gordon, président des chemins de fer nationaux, le chanoine Lionel Groulx, Eric Kierans de la Bourse de Montréal, l'honorable C. D. Howe, Mgr Irénée Lussier, recteur de l'université de Montréal, le député Georges-Émile Lapalme.

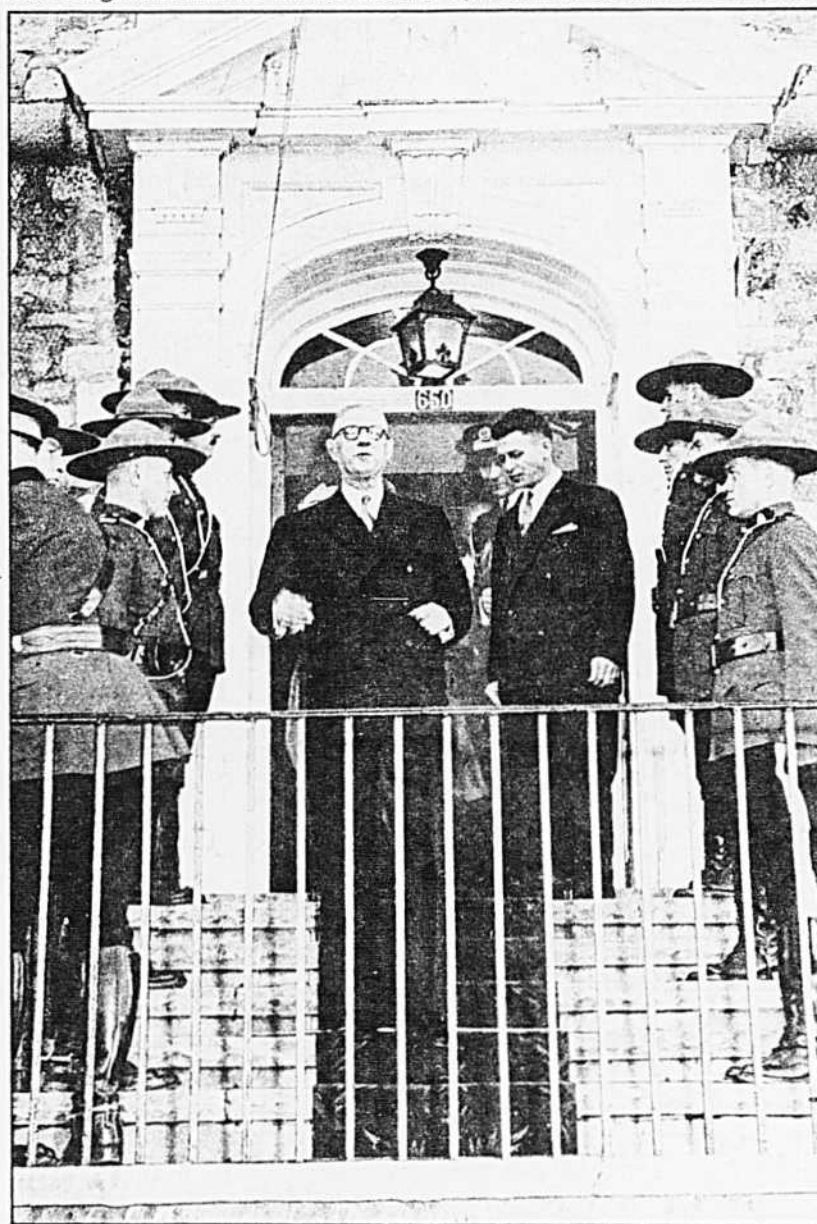
Une partie des invités de la table d'honneur se réunissaient au Salon Saint-Charles (comme par hasard) pendant que les autres attendaient au Salon Matapédia. Les autres devaient déposer leur paletot au Salon Chaudière. Puis la fête commença.

Des journalistes déplorèrent l'absence de fête populaire. Un autre écrivit que "nos gens manquaient d'enthousiasme". Pourtant, le déjeuner fut quand même égayé d'une note populaire par la soupe aux pois canadienne et le gâteau à la crème glacée tricolore.

Pendant son discours, le maire Fournier ajouta une autre note non moins populaire en soulignant ce que le Président de la France manquait dans une visite aussi courte. "Nous aurions aimé vous garder parmi nous pendant un mois ou deux. Vous auriez pu visiter nos cabanes à sucre et taquiner le poisson de nos lacs." Le général se contenta de sourire.

Des détails de ce genre occupèrent toute l'attention des journaux et notre petite histoire s'enrichit de quelques perles municipales. Le Dr Albert Guilbault, conseiller, s'était plaint qu'à l'hôtel de ville on avait joué des airs qui ne cadraient pas du tout avec les circonstances: *Sous les ponts de Paris* et *Place Pigalle*, pendant que le chef de l'Élysée rencontrait officiellement les conseillers municipaux. "On aurait pu mettre quelques dollars de plus et avoir un meilleur orchestre!"

1960. Le général sort du Winter Club de Québec. Pas de balcon cette fois.

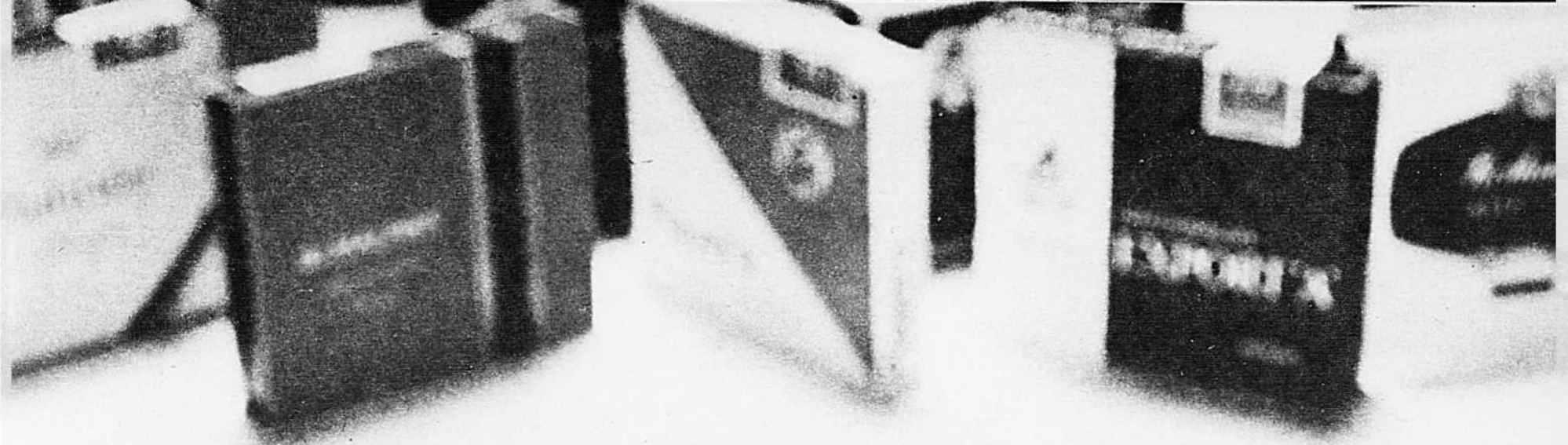


Les militaires allumèrent presque un feu de joie sur le mont Royal. Enthousiasme débordant? Non. L'un des 21 coups de canon avait allumé un incendie dans la "brousse", au pied de la promenade de l'observatoire, au chalet du mont Royal. La version poétique: "Les canons chargés à blanc avaient craché du feu et des étincelles et avaient roussi les feuilles mortes..."

Il y eut aussi cet incident tragi-comique qui avait failli obliger le maire à prendre un taxi entre l'hôtel de ville et l'hôtel Windsor. C'était le chauffeur du maire qui conduisait la limousine du général et le départ s'était effectué dans la cohue des spectateurs. Une fois la foule dispersée, le maire se retrouva seul sur le trottoir de la rue Notre-Dame. Heureusement, l'auto-patrouille 417 sauva la situation et le premier magistrat de la ville arriva à destination, assis à côté du constable bienveillant.

La seule note politique de cette visite fut apportée par Jean-Marc Léger, du *Devoir*, qui en profita pour écrire un papier sur les colonies françaises qui accédaient à l'indépendance politique. "Cette entreprise fraternelle et clairvoyante est d'abord l'oeuvre personnelle du général de Gaulle", écrivait-il.

En parlant du Québec et de la communauté française, le journaliste écrivait que "l'histoire nous interdit temporairement de prendre place dans cette grande famille politique". De Gaulle n'avait pas tout dit. Il lui restait encore une visite. Celle du Balcon, acte III. ●



Le défi Montclair



Comparable au goût mais moins chère.

KING SIZE & RÉGULIER

Avis: Le ministère de la Santé nationale et du Bien-être social considère que le danger pour la santé croît avec l'usage.

DU CHOC DU FUTUR À LA RAGE DU PASSÉ

qu'y a-t-il
derrière l'actuelle
mode rétro?
un retour au
passé sécurisant,
au conservatisme
et aux exorcistes
de tout poil, un
retour à l'«ordre»

par Jean-Pierre Nicaise

Elle court, elle court, la
nostalgie. Et elle se vend
bien. Chapeaux de paille
tressés, robes longues
ornées d'un soupçon de
dentelles, nos grands-mères
vident leurs malles
enfouies dans l'oubli.

À Montréal, quelques
acheteurs avisés se ruent
sur les (beaux) restes de la
maison Van Horne, rue
Sherbrooke, vouée au pic
mécanique des
démolisseurs. La vedette
du dernier Salon de
l'automobile est une vieille
voiture aux chromes
étincelants. Rue
Prince-Arthur, dans le
«Ghetto McGill», les
minuscules boutiques de
friperie, de «bargain»,
s'ouvrent comme des
primevères au printemps.
Dans les cinémas, des films
qui ont fait le tour du
monde, comme *American
Graffiti* et, bien sûr, *The
Great Gatsby*, nous
proposent un regard
attendri sur un monde qui
n'est plus. Suite page 8

Votre produit
pour douche
vaginale vous
offre-t-il tous
ces avantages?

Nettoie-t-il? Désodorise-t-il?
Calme-t-il l'irritation et réduit-il
les risques d'infection?

Si non, il vous faut Demure, un produit
conçu spécialement pour remplir
toutes ces fonctions. Demure étant un
liquide à douche, il est facile
à préparer et à utiliser. Le parfum
de Demure est agréable, discret,
parfaitement féminin et vous laisse
toute fraîche. Demure, un produit
spécial pour un besoin spécial!



Demure
liquide à douche vaginale nettoie, désodorise

DU CHOC DU FUTUR

Cette nostalgie, cette certaine manière de voir les choses, de cultiver une mémoire sélective, subjective a brusquement oblitéré une autre mode, celle du futur. Alors que telles des pythies nous sommions nos futurologues, nos prophètes de l'avenir de prédire la date de la télévision en trois dimensions, du chauffage solaire ou de l'espérance de vie jusqu'à 130 ans, ce "choc du futur" est devenu brusquement la rage du passé.

Certes, le phénomène des nouvelles nostalgies peut sembler secondaire au Québec. Pour des raisons historiques, sociales, le peuple québécois ne se tourne pas volontiers vers un passé qui ne lui apporte que bien peu de satisfactions. Et pour cause. Ainsi nous ne connaissons pas cette envahissante vague de regret collectif qui actuellement balaie en même temps que l'Europe nos voisins du sud. Tout juste sommes-nous attentifs, intéressés.

Car cette mode nouvelle que les Français nomment "rétro", pour rétroviseur, on l'aura compris, révèle bien l'incertitude du moment, l'angoisse certaine de l'avenir. Brusquement, pour les Québécois, plus attachés aux réalités quotidiennes qu'aux charmes des vieux chiffons, la nostalgie sort de la délectation ambivalente pour plus sûrement éclairer d'un jour nouveau l'affaire de l'heure: la conscience d'une nouvelle société à créer, plus juste, plus humanitaire, plus sociale.

Comment alors, en contemplant nos chaussures à larges semelles compensées en bois, ne pas nous souvenir, nous aussi, des années 40 où elles sont nées, de ces années de privations qui ont affligé tous les pays dévastés par la guerre? Comment pourrions-nous, en arpentant nos rues, ne pas éprouver cette souffrance douce-amère des choses révolues et pourtant d'hier: notre gallon d'essence à 40 cents, notre pain, notre lait, jusqu'à ces couleurs politiques si bien tranchées entre un bleu réservé et un rouge flamboyant? Bien involontairement, et non sans inquiétude, force nous est de nous

souvenir et de réfléchir en contemplant l'étranger. Ainsi la futilité, marque que l'on croyait indélébile de notre temps, s'efface devant la gravité.

Pourquoi la gravité? Dès 1900, soit avec la naissance de ce siècle, apparaissent, dans les oeuvres de l'un des géants de la littérature américaine, Henry James, les thèmes principaux qui vont marquer ce pays. Un des plus évidents est celui de l'innocence américaine allant affronter la vieille Europe, ultra-civilisée, raffinée et corrompue. A ce contact, elle y trouve la destruction et la mort. Ce leit-motiv se retrouve, par exemple, chez cet autre géant qu'est Scott Fitzgerald. Fitzgerald, justement, sur lequel (comme sur Henry James) se ruent les Européens, publiait en 1925 *The Great Gatsby*. On s'en souvient, en 1949, Alan Ladd incarnait déjà au cinéma ce "magnifique" innocent. Aujourd'hui, il renaît avec son auto de couleur crème, ses costumes de flanelle blanche, ses chemises argent et ses cravates or. Ce "remake" a pour vedette Robert Redford et fait une des dernières couvertures de *Newsweek*, ce magazine américain qui est la propriété de Mme Katharine Graham, avec le *Washington Post* et quelques autres. Katharine Graham et le *Post*, c'est la révélation du Watergate. Ne serait-ce pas précisément à cause de ce Watergate si, dans le même temps, les représentants de la meilleure société new-yorkaise se sont rués pour figurer dans les somptueuses réceptions reconstituées minutieusement pour l'écran? Ne serait-ce pas pour endosser, l'espace d'une illusion, l'uniforme d'un plaisir et d'une douceur de vivre révolus? Pour retrouver, ou croire que l'on retrouve, ce temps de perdre son temps dans un siècle qui s'essouffle à force de se chercher? "C'est ainsi, écrit Fitzgerald à la dernière page de *The Great Gatsby*, que nous avançons, barques luttant contre un courant qui nous rejette sans cesse vers le passé."

Mais 1925, en Europe, c'est aussi Hitler. Deux ans avant, il

effectuait son premier putsch à Munich. Arrivant dans une société alors décomposée, au milieu d'un désordre qui s'installait partout, celui qui allait devenir le führer et mettre le monde à feu rassemblait autour de lui tous les inquiets, tous ceux qui désiraient retrouver un Etat fort, respecté. Tous ceux qui jugeaient sévèrement le débridement des mœurs d'alors, tous ceux qui voulaient le retour à l'ordre. Nous savons qu'il s'en est trouvé beaucoup.

Ce "rétroviseur" historique, riche d'enseignement, n'est pas à la mode. Nous copions des années 30 les larges revers ornant nos manteaux en oubliant qu'ils étaient l'apanage des officiers nazis. Alors, si nous voulons bien violer nos mémoires si sélectives, ce sont d'autres photos jaunies qui viennent se superposer à celles de notre présent. Et le cauchemar commence. Oui, le passé est toujours à la mode, mais pas de la manière que nous croyons.

Avec le Watergate et aujourd'hui l'affaire Hearst, avec tout ce que contient et suppose ces deux problèmes, combien l'Amérique se découvre-t-elle de nostalgiques? De véritables nostalgiques? Pas de ceux qui, comme le beau Gatsby, croquent des petits fours en compagnie de quelques huppés sous les regards populaires en faisant un succès, mais de tous ceux qui descendent des lambris dorés pour s'installer dans la rue, à la manière d'un mégalomane dans le goût de William Randolph Hearst, parfait modèle de Citizen Kane; ou de tous ceux qui se réveillent dans leurs salons climatisés pour clamer, à la manière du gouverneur de Californie, en jetant à la gueule des indigents de San Francisco quelques tonnes de vivres douteux: "Je souhaite que tout ceux qui mangent cette nourriture s'empoisonnent"? Mieux vaudrait ne pas les décompter. Hélas! ils sont innombrables.

C'est que l'affaire Hearst est pour notre enseignement aussi exemplaire que le Watergate. Avec Nixon, on découvre le pourrissement des institutions. Avec Hearst, se lève le mas-

que de la réalité. A San Francisco, la réalité, c'est que le célèbre pont Golden Gate débouche sur les taudis: c'est 75 000 Chinois qui vivent à l'ombre de Chinatown dans des conditions épouvantables, parfois à 20 par chambre; c'est que la plus belle ville d'Amérique détient le sinistre record national de suicides, de divorces, d'adultères, d'alcoolisme et d'usage de la drogue: c'est une ville où Citizen Kane fait semblant de découvrir, en même temps que ses concitoyens, l'absurde réalité quotidienne dans une Californie en perpétuelle mouvance alors que dans les rues de la ville rôde Zebra, ce tueur solitaire que l'on dit noir et qui a déjà assassiné 12 blancs au moment où j'écris ces lignes, comme ça, sans autres raisons apparentes que la couleur de leur peau. Et tombe alors le

verniss du chromo de nos souvenirs de touristes ou de notre imagination: de la ruée vers l'or, des femmes-fleurs, de la joie de vivre, des poètes et de l'anticonventionalisme distingué, des images de vedettes barbotant dans les piscines d'Hollywood. Le célèbre smog de la baie californienne se lève sur l'angoisse et la peur fait raser les murs aux habitants qui se cherchent, inconsciemment, un espoir, une lueur, un guide. Un Hitler? Quelle mode! Et comme nous sommes brusquement rendus loin de ce soupçon de dentelles, de ce chapeau de paille tressé! Qu'importe désormais le vêtement. Il faut se rassembler pour survivre, au passé. Et que viennent les conservateurs! Qu'arrivent les démagogues, les exorciseurs! Nous sommes mûrs, nous les attendons.

Comment a-t-on pu en arriver là? Les raisons sont nombreuses, le Watergate en est une. Toutefois, elles sont pratiquement toutes contenues dans l'affaire Hearst. En choisissant de vous présenter les personnages bien réels de cette histoire digne d'un scénario d'Hollywood, nous vous présentons, en fait, toutes les causes de ce que l'on appelle, entre deux bières, le mal du siècle.

Véritable roman politique, l'affaire Hearst va plus vite que nos rotatives. Tous, vous en connaissez les grandes lignes, le synopsis. Vous avez pu suivre, quasi jour après jour, la métamorphose de cette jeune fille de bonne famille, comme l'on dit, d'abord victime d'un kidnapping sensationnel, puis membre actif au sein de ses ravisseurs: la S.L.A. (Symbionese Liberation

Army). Rien ne manque à l'histoire: l'argent, l'ennui, l'enlèvement, la rançon, un nouvel amour, des armes, l'attaque d'une banque, du sang, des morts, la fuite, et une fin encore voilée mais qui n'a plus tellement, aux yeux de l'histoire — la grande —, beaucoup d'importance. Bien plus essentiel, selon moi, est de jeter un bref regard sur les protagonistes de cette affaire qui est devenue le crime le plus sensationnel de l'histoire américaine, qui pourtant n'en manquait pas, enterrant du même coup le romantisme individuel de Bonnie and Clyde sous le cobra à sept têtes, emblème de la nouvelle armée.

Angela Atwood, 25 ans. Dit "le petit génie". C'est elle qui parle sur les bandes. Diplômée de l'université d'Indiana, elle enseigne en 1970 à Indianapolis où elle est notée comme

une révolutionnaire rebelle. En juin 73, elle se sépare de son mari à Berkeley pour aller vivre chez les Harris. Tuée par la police le 17 mai dernier.

Donald David Defreeze, 30 ans. Dit "Maréchal Cinque". Enfant, c'est un déserteur scolaire: il quitte l'école à 14 ans. En 65 et 69 il connaît la prison pour vol et possession de bombe à gaz. Il est noté comme complexe et émotionnel, fasciné par les armes. Père de famille nombreuse, celui que l'on dit le chef du S.L.A. est

Suite page 10

A LA RAGE DU PASSÉ

Peter fait du golf.

ça swingue!

Avis: Le ministère de la Santé nationale et du Bien-être social considère que le danger pour la santé croît avec l'usage.

DU CHOC DU FUTUR A LA RAGE DU PASSÉ

tué par la police le 17 mai. A Cleveland, un millier de personnes — dont Angela Davis — défilent devant son cercueil.

Camilla Christine Hall. 29 ans. C'est la fille d'un pasteur luthérien. A l'université du Minnesota elle est inscrite dans un mouvement défendant les droits des homosexuels. B.A. et graduation en humanité en 67. Nous la retrouvons à Berkeley en 70. Elle se considère comme une artiste et un poète et est l'amante de Patricia Soltysik. Tuée par la police le 17 mai.

Emily Schwartz Harris. Elle s'installe à Berkeley, avec son mari, l'année dernière. Travaille comme secrétaire à l'université de Californie et s'engage dans des activités radicales. Devient la directrice du Comité de défense d'Oakland, voué à la protection des déserteurs et insoumis.

William Taylor Harris. Il devient radical après son expérience dans les

"Marines" au Viet-nam. Gradué de l'université d'Indiana. Travaille au bureau de poste de Berkeley tout en militant contre la guerre au Viet-nam.

Nancy Ling Perry. 27 ans. Professeur au High School de Santa Rosa, Californie. Partisan du conservateur Barry Goldwater aux élections présidentielles de 64. En 1970, à Berkeley, elle est diplômée en littérature anglaise, fait sa médecine et sa chimie. En 73, elle se sépare de son mari et commence une vie errante, travaillant comme topless en Californie. Tuée par la police le 17 mai.

Patricia "Mizmoon" Soltysik. 24 ans. En 1970, elle s'installe à Berkeley et étudie le français et l'anglais. Elle cesse de travailler pour s'engager dans les activités féministes radicales tout en assurant son gagne-pain comme concierge. Tuée par la police le 17 mai.

Thero Wheeler. Accumule les années de prison et les séjours dans les hôpitaux psychiatriques. C'est de celui de Vacaville qu'il s'échappe pour de bon le 2 août 71.

William Wolfe. 22 ans. Fils d'un anesthésiste de Pennsylvanie il fut attiré par la politique active à Berkeley où il prend des cours de culture noire. Ce serait lui "Coju" (l'invincible), qui aurait fait découvrir l'amour à Patricia Hearst. Tué par la police le 17 mai.

Reste Tania Patricia Hearst. 20 ans.

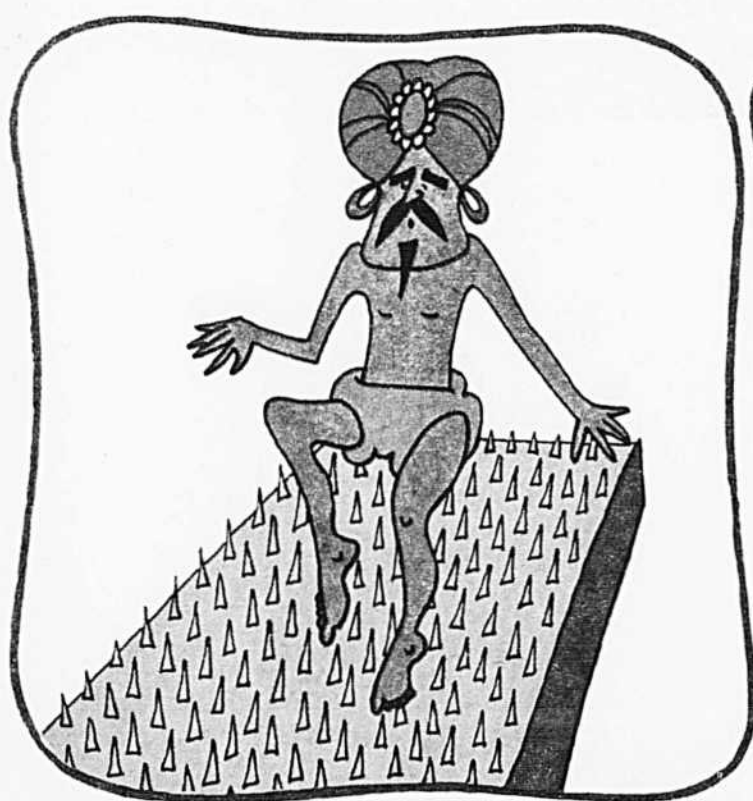
C'est la plus inattendue des recrues. En effet, elle a grandi avec ses 4 sœurs dans une maison de 22 pièces dans la banlieue de Hillsborough. A Berkeley, elle touche de son père \$300 par mois et dispose des cartes de crédit. Jamais ses proches n'ont noté le moindre intérêt en elle pour la politique. Elle est réservée mais volontaire. Son beau-frère dit d'elle: "Elle n'est pas naïve ni spécialement ouverte au monde, mais très indépendante." En 1970, elle quitte l'école Monterey de Santa Catalina en se plaignant d'une atmosphère trop étroite. Malgré la position de sa famille, elle refuse les joyeuses cérémonies dites des "debs" et il y a 2 ans s'installe avec son fiancé dans un appartement proche de l'université de Berkeley où elle étudie l'histoire de l'art. Elle avait prévu de se marier cet été. En attendant, on la voit passer beaucoup de temps à acheter des robes, argenteries et vases de Chine. Sa vie est tranquille et sa sœur déclare qu'"elle n'organisait pas beaucoup de parties". Elle cuisine et décore son appartement alors que le fiancé joue de la guitare et bricole son stéréo.

Il y a encore dans cette énumération deux personnages: Russel Little, vingt-quatre ans et Joseph Kemiro, vingt-sept ans, tous deux accusés d'a-

voir abattu le directeur noir d'une école d'Oakland ce qui vaudra au S.L.A. le désaveu de toute l'extrême-gauche américaine.

Enfin, et d'un intérêt périphérique, le fiancé de Patricia: Steve Weed, 26 ans, fils d'un agent de bourse, détenteur d'un doctorat en philosophie à Princeton, en 1969. Il est moyennement actif dans les mouvements pacifistes mais joue au football. Le 7 avril dernier, il s'envole secrètement à destination du Mexique pour visiter le marxiste français Régis Debray, ami de Tania Patty. Régis Debray va écrire une lettre à Patty qui dit en substance: "Je te demande simplement de m'assurer que tu as pris consciencieusement et librement le nom et l'exemple de Tania." Il n'y a pas eu de réponse connue.

En effet, Patricia Hearst, rejoignant dans la mythologie révolutionnaire le Ché et tout ceux qui, comme lui, se donnèrent ou le prétendirent, à la juste cause de défendre les opprimés et mal nantis s'est rebaptisée Tania, prénom de cette Allemande d'Argentine qui fut la maîtresse de Che Guevara. Que cette jeune femme si tranquille a donc appris vite le langage de la révolution! Et, en même temps que l'Amérique, le père s'étonne: "C'est terrible! Il y a 60 jours, c'était une enfant adorable. Aujourd'hui voilà une photo d'elle dans la ban-



moi, j'marche p'us!



Avec les Pages Jaunes, ça marche tout seul!



que, un fusil dans la main."

Le père? William Randolph Hearst. Il a hérité d'un empire de presse qui s'étend, du *Cosmopolitan* à *Harper's Bazaar* en passant par le *San Francisco Examiner*, à 8 quotidiens et 11 magazines. La "philosophie" de ses média: le jaunisme. Sang à la une, potins de vedettes, mode, astrologie, etc. Tout ce qui recouvre, qui masque le véritable quotidien. Tous ses journaux soutiendront Nixon et lui-même versera une importante contribution à sa caisse électorale. La mère? Elle refuse de voir l'évidence, pleurniche à la télévision en se tortillant les mains dans son mouchoir et se réfugie dans la prière. Elle a toujours été une fervente catholique, nous dit-on. Aujourd'hui, Hearst distribue des vivres, retire d'une manière retentissante son soutien au président Nixon: "Qu'il s'en aille!" Devenu le héros involontaire de l'actualité, il voit monter d'une manière considérable le tirage de ses propres journaux. Ainsi se trouvent placés au même niveau le chagrin et la courbe de production.

Patricia Hearst envoie un message à son père: "Tu es un menteur. Tes intérêts et ceux de maman ne sont pas ceux du peuple." Et à son fiancé: "Le mot amour ne signifie plus la même chose pour moi. Il s'est étendu pour englober tout le peuple."

Lui a-t-on menti au peuple? L'aime-t-on? On peut se poser la première question, douter de la seconde. Certes, on donne aux Américains des voitures, des logements, du travail, du confort. Mais à quel prix? Et pour tous? C'est justement ce que ne disent pas les Hearst et ses semblables. Ils n'ont peut-être pas menti. Pis: ils ont menti par omission. Quant à aimer... Ils ont montré les amours des vedettes, mais pas l'amour entre les êtres. Ils ont étalé les meurtres, mais pas la misère qui se trouve généralement derrière. Ils ont glorifié les héros sportifs noirs, mais oublié de dénoncer la haine raciale. Ils ont fustigé les drogués, mais pas cherché à les comprendre, à les soigner. Au mieux, ils ont dénoncé le mal, mais ils ne l'ont pas extirpé. Bien au contraire: ils ont construit dessus leur fortune.

Alors, que vont faire nos voisins devant l'examen de ces *curriculum vitae* de révolutionnaires, devant l'affaire Hearst? Vont-ils réfléchir sans tomber

dans cette autre mode nourrie par les bonnes traditions et qui nous a donné l'habitude de résoudre les problèmes avant de les poser? En effet, pour ma part, la tentation est grande d'écrire que toute cette "gang" s'est nourrie aux deux mamelles de la délinquance et de Berkeley. Et de juger. En effet, chez les membres du S.L.A., nous retrouvons tous nos maux supposés: les drogués, les meurtriers, les voleurs, les malades mentaux, les homosexuels, les jeunes bourgeois qui s'ennuient, les étudiants

qui n'étudient pas, les professeurs qui prêchent la révolution. En réalité, ces maux sont tous les clichés que brandissent les adeptes d'un prompt retour à l'ordre, à la discipline, à la "civilisation", la leur, où les malades mentaux restent enfermés, comme les délinquants, comme tous ceux qui ne suivent pas exactement le chemin tracé. A quand le prochain tribun à l'ancien temps où "tout de même, on n'avait pas tout ça"? Est-ce bien sûr? Mais quand les balles frappent votre voisin

et que la peur vous ronge, quand derrière les brochures colorées des agences de voyages, de San Francisco à Bangkok en passant par Montréal le touriste se met à découvrir les taudis, pouvons-nous faire face lucidement au présent? Ne pas nous ranger à l'abri du passé?

Devant ces deux incertitudes qui me paraissent essentielles, fondamentales à notre temps et d'où découle notre avenir, notre liberté, il convient de laisser tomber d'un côté les manuels, de l'autre la démagogie. Parce que l'évolution de la pensée a pris un tel retard par rapport aux sciences techniques à travers les âges, il est plus facile de nous replonger dans un passé sécurisant, avec toutes nos facultés d'oubli ou de méconnaissance de ce passé, que d'aborder de front des réalités quotidiennes dont les solutions nous échappent.

Déjà, l'histoire Hearst est récupérée. Ce n'est pas tous les jours que l'on tient un succès. Un livre, un film vont sortir cette année. Pour créer dans quelques années de nouvelles nostalgies? Pour l'heure, feuilletons sans complaisance l'*Harper's Bazaar*, véhicule idéal de nos nostalgies actuelles. Nous y verrons en transparence des très belles photos en couleurs les sources profondes de nos véritables problèmes:

- Où la classe possédante trouvera-t-elle ses bras, si elle veut, comme elle le prétend, transformer le prolétariat en petits-bourgeois par le biais de l'université?

- Comment faire pour que ce que l'on appelle "la culture" ne soit pas tout simplement la transmission culturelle des privilèges acquis?

En tentant de répondre à ces deux questions, cela nous évitera sans doute, comme au patriarcat déçu, d'injurier tous les Nixon du monde. Ou plutôt, de les élire.

Enfant, je tournais sur de beaux chevaux de bois dorés aux sons d'une musique aussi cristalline que céleste. Père et mère me regardaient, attendris. Elle, avec sa longue capeline aux couleurs fanées sous le chapeau à fleurs; lui, accoté à la limousine crème avec sa chemise de flanelle blanche et sa cravate or. *Gatsby*, Hearst, Kane, talons hauts et bargain divers, laissez-moi descendre. J'ai mon voyage. Je crois être devenu adulte. Je veux vivre aujourd'hui. Au présent. Même si c'est en noir et blanc ●

Avec leurs tampons, eux pensent que confort et absorption c'est tout ce qu'il vous faut.



Mais seul Playtex ajoute un désodorisant pour une protection plus efficace.

Désodorisation

Seuls les tampons Playtex® vous offrent la désodorisation. Leur délicate fragrance réduit vos doutes au sujet des odeurs intimes. Et cela vous permet d'être plus sûre de vous pendant vos règles.

Absorption

Tous les tampons Playtex, avec ou sans désodorisant, sont vraiment absorbants. Ils sont auto-ajustables. De la façon dont ils s'épanouissent,

ils s'adaptent à vos dimensions internes et répondent à vos propres besoins d'absorption.

Confort

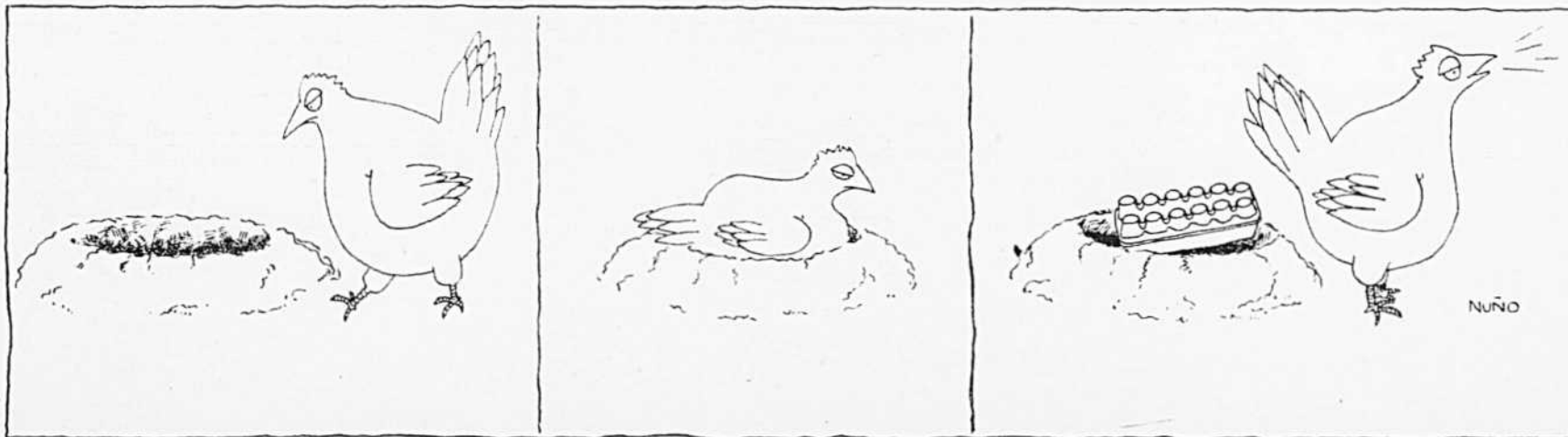
Les tampons Playtex sont dotés d'un applicateur en plastique doux et flexible conçu pour une insertion plus facile.

Désodorisation. Absorption. Confort. Personne ne peut vous en offrir autant.



Protection Playtex veut dire protection plus efficace.

© 1974, International Playtex Corp., Dover, Del. Playtex est la marque déposée d'International Playtex Corp. droit d'utilisation par Playtex Ltd., Milton, Ont., déposé



LA FRANCE PRÈS DE NOUS PAR ISABELLE LEFRANÇOIS PERSPECTIVES PHOTOS PEDRO RODRIGUES

Ci-dessous, à gauche, pantalon et long cardigan, signés *Vali*, et robe toute simple et belle de la tricoteuse du Québec: *Francine Vandelac*. Au centre, musardant près d'un doris de pêche, jupe et T-shirt rayé, de *John Warden*, et robe chemisier de la maison *Brodkin*.

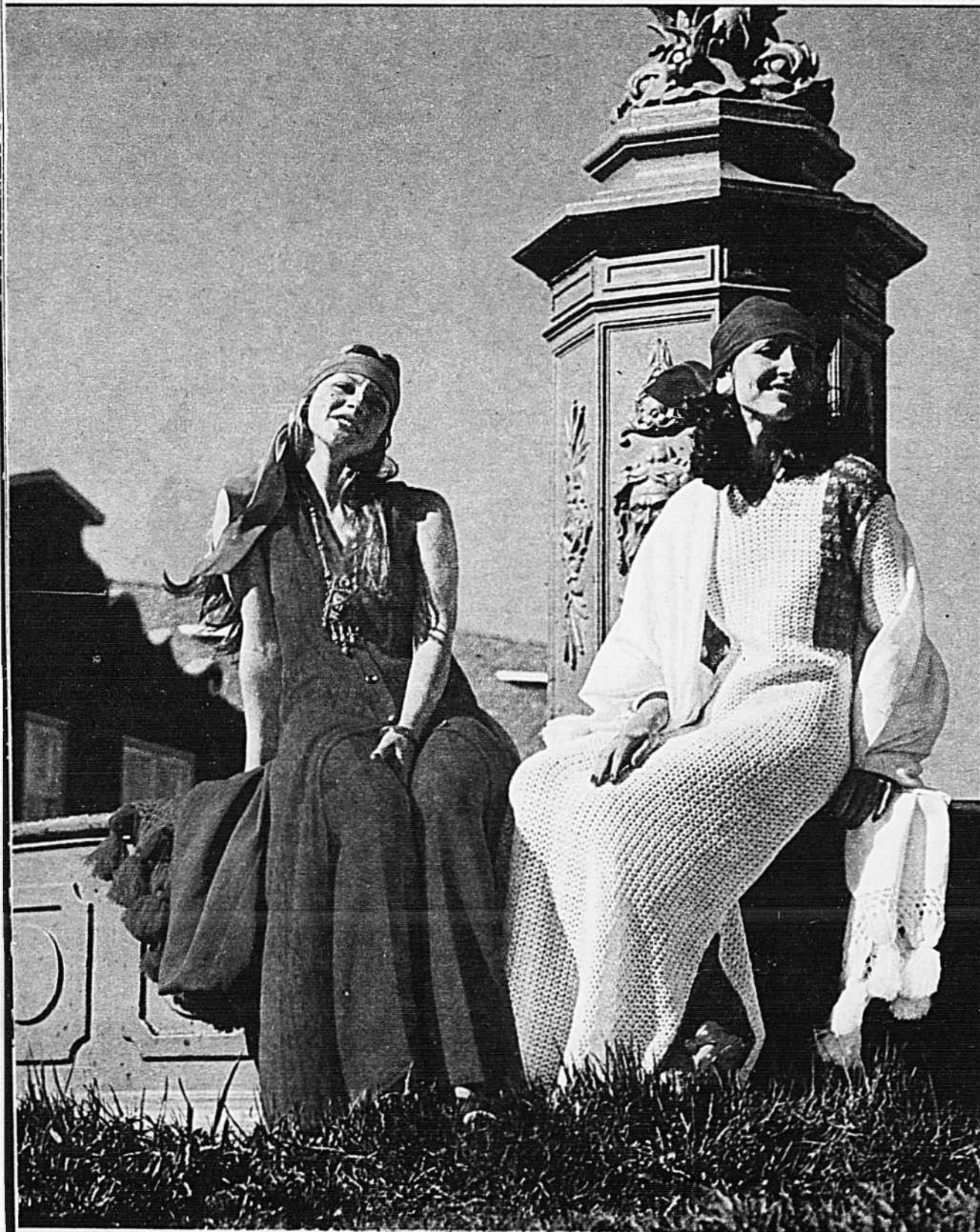
Tous les chapeaux sont d'*Anita Pineault* et les chaussures de *Villager*. A droite, du jersey long, coulant, seyant. Le bleu est de la collection *Brodkin*, le rouge de *John Warden* qui signe aussi les magnifiques châles en dentelle de polyester.

Ci-contre, des pyjamas de grand luxe. Les pois sont un motif qu'affectionne la merveilleuse modéliste *Vali*.

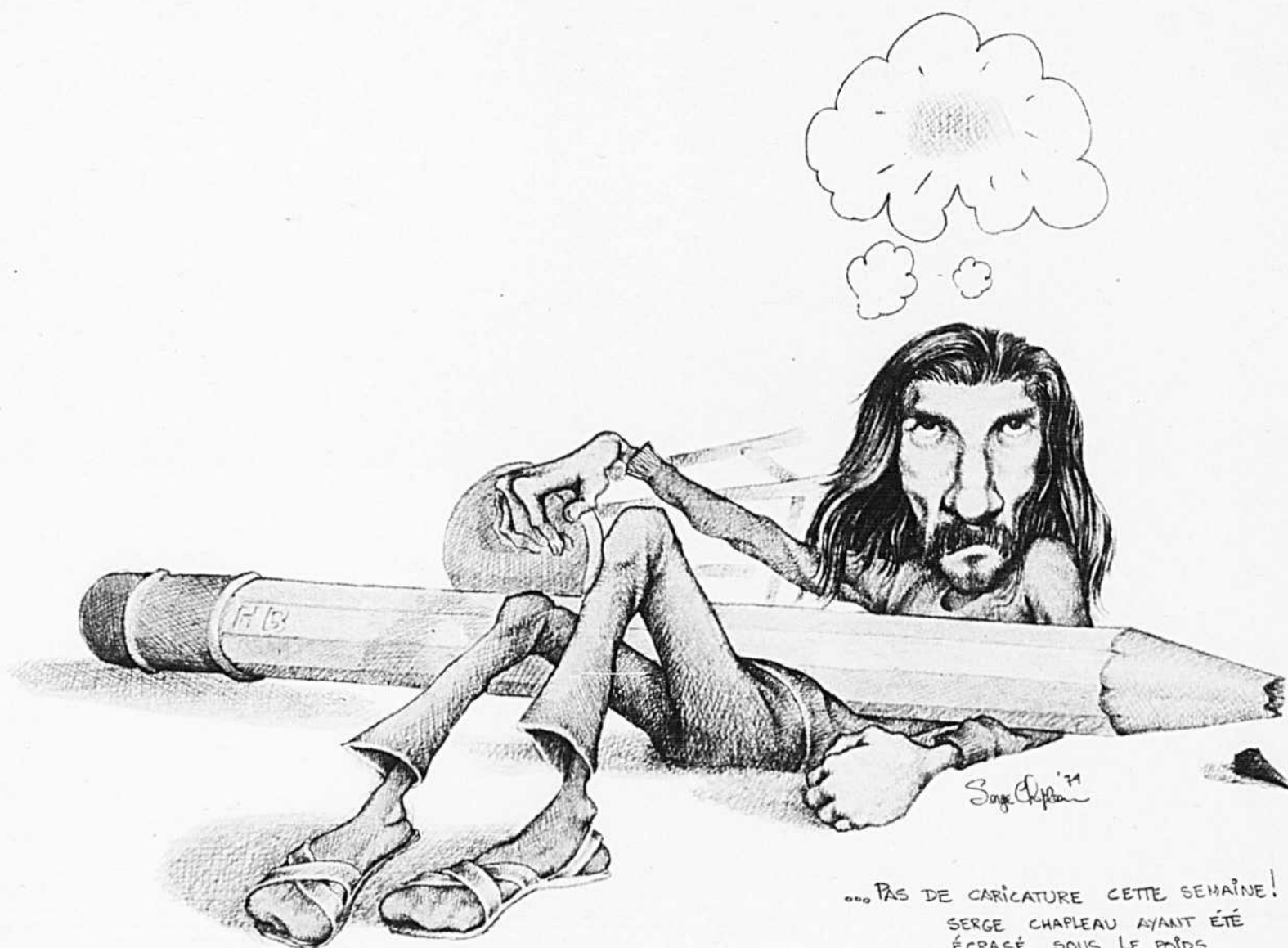
John Warden, lui, aime beaucoup le satin. En page couverture, avec le drapeau de la France qui claque au vent du large, rouge à pois blancs et blancs à pois rouges, élégants cotons de la maison *Brodkin*.



La France a d'abord été notre mère à nous Canadiens d'expression française. Mais comme tous les enfants qui ont grandi, cette mère, nous la regardons maintenant comme une soeur. Une aînée qui a de l'éclat, du prestige, une grâce à nulle autre pareille et à laquelle nous restons très attachés. De tous les pays d'Europe, c'est toujours la France qui nous attire d'abord et davantage. Mais nous oublions trop souvent qu'il y a aussi, près de nous, une France qui pour être très petite n'en a pas moins beaucoup de charme. L'île Saint-Pierre et Miquelon n'est qu'à 12 milles des côtes de Terre-Neuve, à 170 milles de celles de la Nouvelle-Ecosse. Pour nous, Québécois, c'est par cette dernière province qu'il est plus pratique d'aller visiter la France d'Amérique. Air Saint-Pierre, "le réseau le plus amical du monde", nous amène de Sydney à Saint-Pierre en un peu plus d'une heure. S'il n'y a pas de brume sur le petit archipel, on sent. Il faisait clair et beau quand nous sommes descendus sur les îles et nous avons vite été séduits par les gens autant que par l'atmosphère des lieux. Ceux qui habitent des villes aux dimensions modestes ont souvent le sourire facile et l'hospitalité très large; parce qu'ils ont le temps de vivre, peut-être. Les maisons sont couvertes de bardeaux, pour la plupart, et peintes de toutes les couleurs. Quel plaisir de flâner dans les rues, d'entrer dans les boutiques, bien pourvues de produits français, de musarder dans le port, d'observer les joueurs de pelote basque, même de se mesurer à eux! Et quand vous aurez beaucoup marché, attablez-vous quelque part, à l'hôtel Ile-de-France par exemple, où l'on défend, fort bien, l'honneur de la cuisine française. C'est pour fêter le 14 juillet, bien sûr, que nos mannequins sont vêtus aux couleurs de la France.

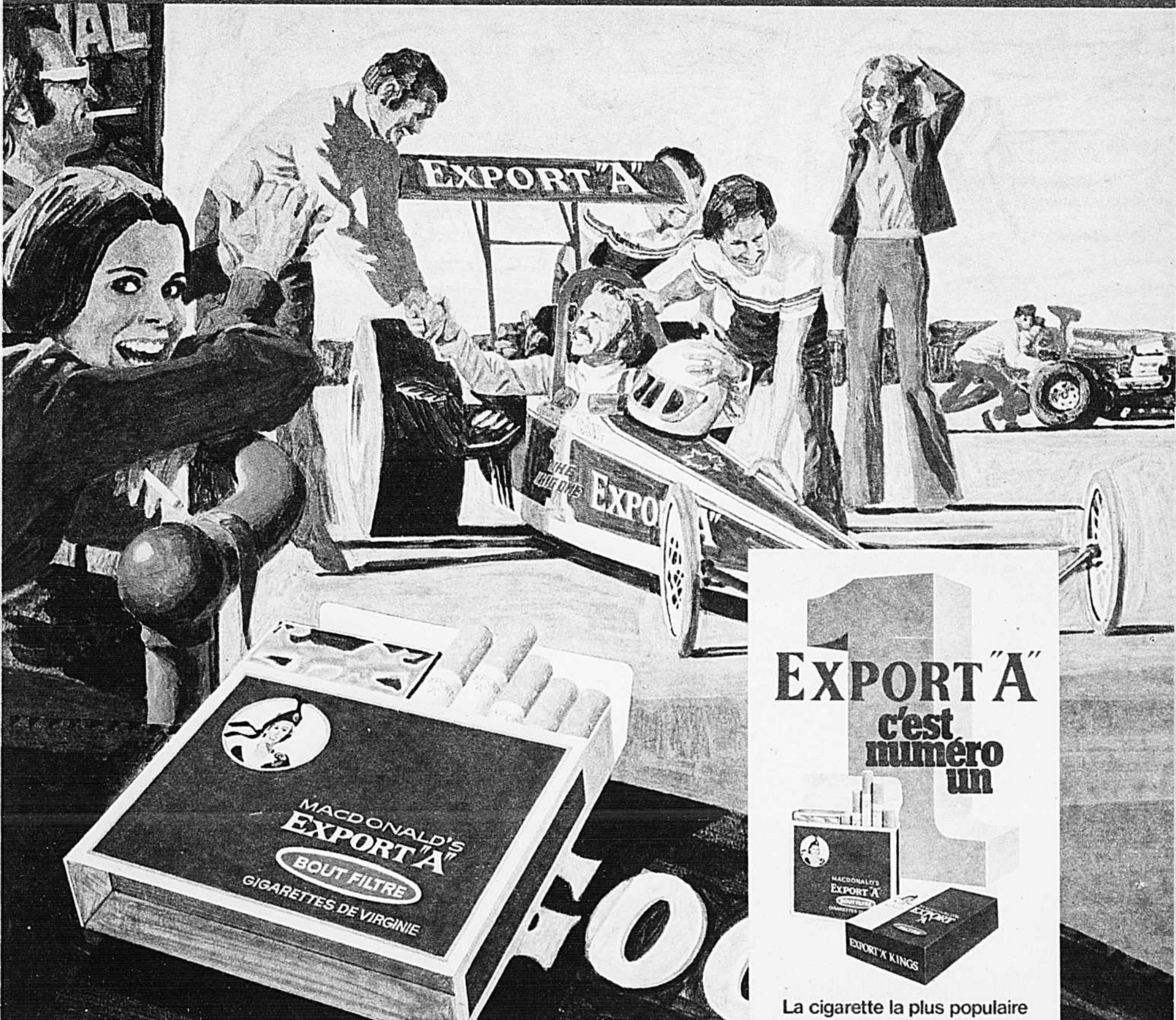


Chapleau par Chapleau



... PAS DE CARICATURE CETTE SEMAINE !
SERGE CHAPLEAU AYANT ÉTÉ
ÉCRASÉ SOUS LE POIDS
DE SON CRAYON !

LA SAVEUR EXPORT "A"
...numéro un!



AVIS: Le ministère de la Santé nationale et du Bien-être social considère que le danger pour la santé croît avec l'usage



La Bonne Cuisine
de Perspectives
par Margo Oliver

Les sandwichs que je vous offre cette semaine ne sont pas pour la boîte à lunch. Ils sont si abondants, si généreux dirais-je, qu'il faut les servir dans une assiette et offrir aux convives couteau et fourchette.

Ce sont en vérité des plats de résistance pour repas légers, de ceux qu'on sert sur la terrasse.

Ces sandwichs sont habituellement ouverts, souvent chauds et leur garniture nécessite une variété d'ingrédients. J'en ai mis plusieurs au point cet été. Les voici; puissent-ils vous plaire autant qu'à moi.

SANDWICHES À LA FOURCHETTE

PETITES PIZZAS

2 paquets de biscuits dits "réfrigérés", du commerce

¾ de tasse de catsup

½ tasse de parmesan râpé

1½ livre de boeuf haché

1 cuil. à thé de sauce Worcestershire

¼ de cuil. à thé de sel d'ail

½ cuil. à thé de sel

¼ de cuil. à thé de poivre

½ cuil. à thé de feuilles d'origan séchées

20 minces tranches de tomate

Sel

20 minces tranches d'oignon espagnol ou des Bermudes

2 paquets de 6 onces de fromage mozzarella

Chauffer le four à 425°. Graisser légèrement une grande plaque à biscuits.

Séparer les biscuits. Aplatir chacun en un cercle de 3 pouces de diamètre en le

tapotant ou en le passant au rouleau à pâte. Les mettre sur la plaque.

Mêler le catsup et le parmesan; recouvrir les biscuits du mélange.

Mêler la viande, la sauce Worcestershire, le sel d'ail, ½ cuil. à thé de sel, le poivre et l'origan et étendre le mélange sur les biscuits. Ajouter sur chacun une tranche de tomate, saler légèrement et couronner d'une tranche d'oignon.

Cuire au four de 10 à 15 minutes ou jusqu'à ce que le bord des biscuits soit joliment doré et la garniture très chaude.

Couper le mozzarella en petites lanières et garnir chaque petite pizza de plusieurs d'entre elles en les croisant joliment. Continuer la cuisson au four 5 minutes ou jusqu'à ce que le fromage fonde et soit légèrement bruni. Servir immédiatement. (20 petites pizzas)

Suite page 18

Petites pizzas, rondes et appétissantes, et sandwichs à l'avocat et au bacon.

Naturellement...

... dans chaque boîte de trois chopines on ne trouve que des ingrédients à saveur naturelle de la plus haute qualité... et en quantité.

Comme les 24 grosses fraises bien juteuses qu'on trouve dans la Crème Glacée Vraiment Naturelle Sealtest aux fraises. Ou encore les quelque 75 grains de cacao riches et foncés qu'on utilise pour celle au chocolat. Sans oublier les 50 amandes grillées au beurre de notre crème glacée aux amandes grillées au beurre. Rien d'artificiel n'est utilisé. Jamais.

La Crème Glacée Vraiment Naturelle Sealtest. Elle coûte un peu plus cher, mais ça vaut le coup. Naturellement!

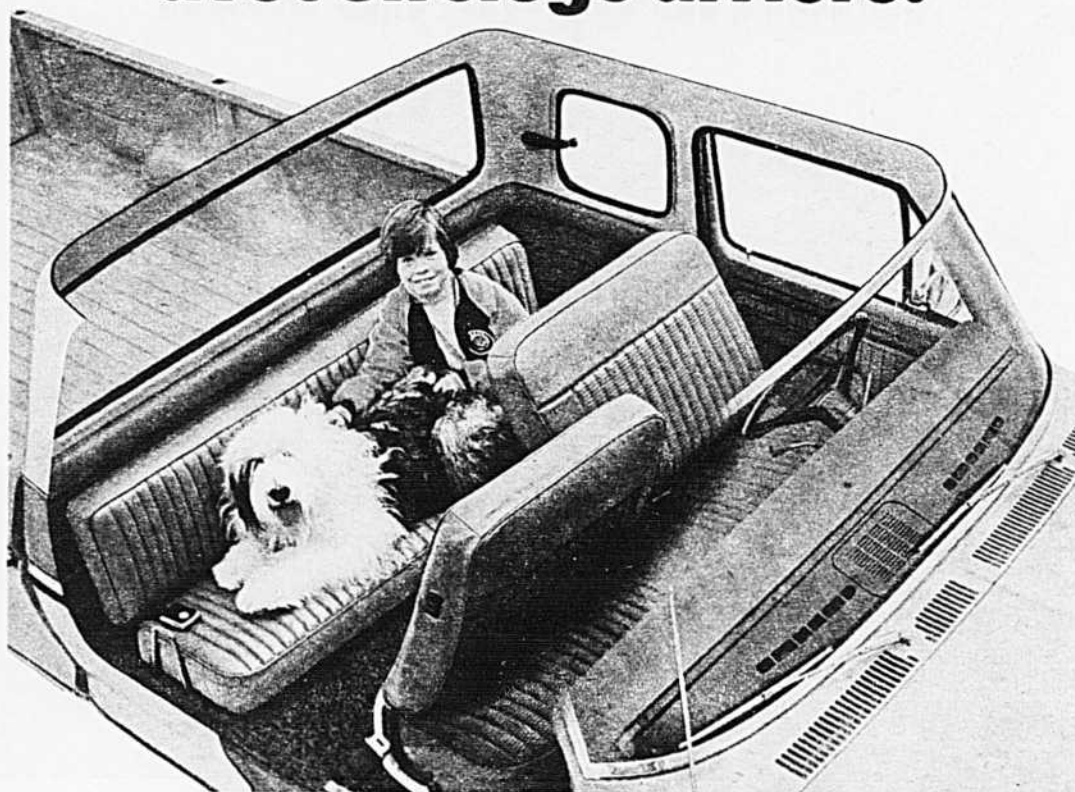


Sealtest
NATURELLEMENT

Dominion Dairies Ltd. utilise sous licence la marque de commerce 'Sealtest', propriété de Borden's Condensed Milk Co.

Le nouveau SuperCab de Ford

Le pickup avec un siège arrière.



3 manières d'utiliser l'espace disponible.

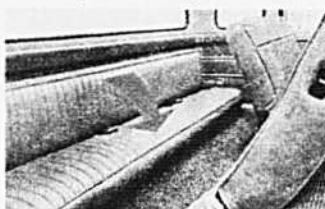
Vous pouvez maintenant vous offrir un pickup 2 portes pour six personnes! Le nouveau SuperCab offre plusieurs possibilités pour le transport de personnes ou de bagages. Le plancher arrière de la cabine mesure 5 pieds et demi de largeur et plus de deux pieds, de l'avant à l'arrière. Et vous pouvez choisir le siège arrière qui répond à vos besoins: la banquette repliable exclusive à Ford ou les strapontins rembourrés de mousse. Ou, si vous le préférez, sans siège arrière, pour un compartiment de charge plus volumineux.

Les pickups SuperCab sont livrables avec une caisse de 6 pieds et $\frac{3}{4}$ ou 8 pieds, des freins à disque à l'avant et la fameuse suspension avant Twin-I-Beam de Ford.

Faites l'essai du nouveau pickup SuperCab dès maintenant...chez votre concessionnaire Ford ou Mercury.



Travaille comme un camion.
Roule comme une voiture.



Le siège arrière rembourré (en option) se plie comme celui d'une wagonnette, pour augmenter l'espace de charge.



Les strapontins rembourrés de mousse (en option) sont repliables pour offrir plus d'espace de charge.



Le compartiment de charge de 44 pi. cu. est facile d'accès, d'un côté ou de l'autre du siège avant.

LES PICKUPS FORD



SANDWICHES

À L'AVOCAT ET
AU BACON

- 4 tranches de bacon
- 3 cuil. à table de mayonnaise, du commerce
- 1½ cuil. à thé de jus de citron
- 4 rôties de pain de blé entier, bien chaudes et beurrées
- 1 avocat moyen
- Jus de citron
- 1 grosse tomate
- Laitue
- Sel et poivre
- Garniture à salade Mille-Îles, du commerce

Couper en deux les tranches de bacon, les faire frire jusqu'à ce qu'elles soient croustillantes et les égoutter sur du papier absorbant.

Mêler la mayonnaise et 1½ cuil. à thé de jus de citron et badigeonner les rôties du mélange.

Peler l'avocat et le couper en 12 tranches épaisses. Badigeonner toutes ces tranches de jus de citron. Couper la tomate en tranches minces.

Couvrir chaque rôtie d'une feuille de laitue. Couvrir des tranches de tomates, en les faisant chevaucher un peu. Couvrir des tranches d'avocat. Saler et poivrer; mettre une petite cuillerée de garniture Mille-Îles sur chaque

rôtie. Couronner chaque sandwich de 2 morceaux de bacon et servir immédiatement. (4 sandwiches)

AUX DINDE ET
AUX ASPERGES

(Ce sont des sandwiches chauds)

- 1 livre d'asperges fraîches ou 1 paquet de 10 onces de tiges d'asperges congelées
- 2 cuil. à table de beurre
- 1 boîte de 4½ onces de champignons tranchés, égouttés
- 2 cuil. à table de farine
- ¼ de cuil. à thé de sel
- ⅛ de cuil. à thé de poivre
- ¼ de cuil. à thé de

moutarde

1 pincée de paprika

1 tasse de lait

1 tasse d'un fromage fondu, râpé

4 rôties, chaudes et beurrées

4 grosses tranches de dinde cuite (ou de poulet)

Persil haché (facultatif)

Cuire les asperges et les égoutter. Allumer le grilloir du four.

Faire fondre le beurre dans une casserole; y cuire les champignons 3 minutes, à feu doux et en brassant. Saupoudrer de la farine, du sel, du poivre, de la moutarde et du paprika et bien mélanger. Retirer du feu et

UTILISEZ GRATIS PENDANT 10 JOURS LES DEUX LIVRES DE RECETTES LES PLUS POPULAIRES DU CANADA

La Bonne Cuisine de Perspectives. Volume abondamment illustré de photographies en couleur contenant 429 recettes commodément indexées. \$6.95

Les Menus de Margo Oliver. De conception différente, ce livre présente des recettes entièrement nouvelles groupées en menus. Commodément indexé et somptueusement illustré en couleur. \$6.95

Les deux volumes ont un format de 8½" x 11". Couverture de luxe élégante et durable. Chemise antipoussière.

N'ENVOYÉZ PAS D'ARGENT MAINTENANT!
EXAMEN GRATUIT DE 10 JOURS!

A: PERSPECTIVES
C.P. 1848
PLACE D'ARMES
MONTREAL, QUEBEC
H2Y 1M6

J'accepte d'essayer les livres de recettes de Margo Oliver. Veuillez me faire parvenir:
... exemplaires de La Bonne Cuisine à \$6.95 chacun
... exemplaires des Menus de Margo Oliver à \$6.95 chacun
... ensembles des deux volumes dans un boîtier de luxe à \$14.95 l'ensemble

☐ Facturez-moi plus tard (plus légers frais d'expédition)
☐ Chèque inclus (l'épargne les frais d'expédition)
☐ Portez le tout à mon compte Charges No. ☐ ☐ ☐ ☐ ☐

NOM _____
ADRESSE _____ APP. _____
VILLE _____ PROV. _____ CODE POSTAL _____

ajouter le lait, d'un seul coup et en mêlant. Continuer la cuisson, à feu moyen et en brassant constamment, jusqu'à ce que la sauce bouille et soit épaisse et lisse. Ajouter le fromage et brasser pour le faire fondre.

Mettre les rôties sur une plaque à biscuits. Disposer les asperges cuites sur les rôties. Mettre une tranche de dinde ou de poulet sur chaque sandwich et napper de la sauce au fromage. Mettre sous le grilloir, plutôt éloigné du feu, et cuire de 3 à 5 minutes ou jusqu'à ce que ce soit doré. Saupoudrer du persil et servir immédiatement. (4 portions)

AU BACON ET AU FROMAGE

8 tranches de bacon
1 tasse de cheddar fort, râpé
1 cuil. à table de moutarde

2 cuil. à table de mayonnaise, du commerce

1 cuil. à thé d'oignon râpé

6 tranches de pain de seigle, minces et petites

6 minces tranches de tomate (environ de la même grandeur que les tranches de pain)

Faire frire le bacon jusqu'à ce qu'il soit croustillant. Le bien égoutter sur du papier absorbant. Bien mêler le fromage, la moutarde, la mayonnaise, l'oignon et le bacon émietté

Mettre les tranches de pain sur une plaque à biscuits et les faire dorer légèrement, des deux côtés, sous le grilloir du four. Mettre, sur chacune, une tranche de tomate et couronner le tout du mélange au bacon en couvrant les tranches jusqu'aux bords. Mettre au four, sous le grilloir mais plutôt éloigné du feu, et

faire griller jusqu'à ce que ce soit très chaud et que la garniture soit légèrement brunie. Servir immédiatement. (6 petits sandwiches)

AUX OEUFS DURS ET À LA LANGUE

6 oeufs durs

1 tasse de céleri finement haché

2 cuil. à thé d'oignon finement haché

½ cuil. à thé de moutarde en poudre

½ tasse de mayonnaise, du commerce

1 cuil. à thé de sel assaisonné

¼ de cuil. à thé de poivre

6 rôties, bien chaudes et beurrées

Laitue

6 tranches de langue froide

Hacher les oeufs finement. Ajouter le céleri, l'oignon, la moutarde, la mayonnaise, le sel assaisonné et le

poivre et mêler parfaitement.

Couvrir chaque rôtie d'une feuille de laitue et d'une tranche de langue. Couronner chaque sandwich d'une boule du mélange aux oeufs et servir immédiatement. (6 sandwiches)

AUX OEUFS ET AU BACON

6 tranches de bacon

3 oeufs durs

¼ de tasse de piment vert finement haché

2 cuil. à table d'oignon finement haché

1 cuil. à thé de moutarde en poudre

¼ de tasse de mayonnaise, du commerce

¼ de cuil. à thé de sel

⅛ de cuil. à thé de poivre

8 tranches de pain

Beurre ramolli

Faire frire le bacon jusqu'à ce qu'il soit croustillant. Le bien égoutter sur du papier absorbant et l'émietter.

Hacher les oeufs finement. Ajouter les miettes de bacon, le piment, l'oignon, la moutarde, la mayonnaise, le sel et le poivre et bien mêler, à la fourchette.

Étendre le mélange sur 4 tranches de pain non beurrées. Recouvrir des autres tranches de pain, non beurrées. Beurrer, généreusement, l'extérieur des sandwiches. Mettre dans une grande poêle épaisse, déjà chaude, et cuire à feu doux, en tournant les sandwiches une fois, jusqu'à ce que le pain soit doré et la garniture bien chaude. Servir immédiatement. (4 sandwiches)

AU BOEUF DE CONSERVE

1 boîte de 12 onces de boeuf de conserve épicé (corned beef)

½ tasse de céleri finement haché

⅓ de tasse de cornichons

au fenouil, finement haché

¼ de tasse d'échalotes hachées

½ tasse de mayonnaise, du commerce

¼ de tasse de catsup

2 cuil. à table de moutarde

½ cuil. à thé de sel

¼ de cuil. à thé de poivre

8 pains à hot-dogs ou à hamburgers

Beurre

Ecraser le boeuf de conserve, à la fourchette. Ajouter tous les autres ingrédients, excepté les pains et le beurre, et bien mêler, à la fourchette.

Fendre les pains en deux et disposer les demi-pains sur une grande plaque à biscuits. Faire dorer légèrement, sous le grilloir. Beurrer les pains. Recouvrir d'une épaisse couche du mélange au boeuf, au moment de servir. (16 sandwiches)

il mousse pas, il pétillle pas, on "arrose" ça avec le non effervescent.

Quand on s'amuse entre amis, quand on a le goût d'un petit boire vraiment rafraichissant, après avoir dansé ou fait du sport, ou tout simplement quand on a envie de quelque chose de différent, on s'offre un bon cidre non effervescent. Il est toujours offert dans une bouteille verte, en formats de 26, 40 ou 80 onces. Le non effervescent froid ou sur glace, ça rafraichit son homme... et sa femme aussi! On y va pour le plaisir!

L'ASSOCIATION DES FABRICANTS DE CIDRE DU QUÉBEC



on est
québécois
pur cidre!



L'Association des Fabricants de Cidre du Québec
C.P. 8, Station Bourassa, Montréal H2C 3E7

Faites-moi parvenir de la documentation gratuite sur les cidres du Québec.

NOM:

ADRESSE:

VILLE:

CODE POSTAL:

P-13-7

JUSTIN • JUSTIN

**Servez le
cocktail Justin,
le verre de la
véritable amitié.**

L'alcool de votre choix.
De l'eau Justin au goût.
Des glaçons.

Remuez et servez avec
amitié. On vous aimera
doublement. D'abord parce
que l'eau minérale Justin,
une eau légère, ajoute
tellement au goût de
l'alcool. Et ensuite parce
que Justin, aide à la diges-
tion. (Seule, l'eau Justin
est aussi une excellente
amie.) Essayez le
verre d'amitié Justin!



Justin
EAU
MINÉRALE
LÉGÈRE



LA LUNE

**La semaine
prochaine:**

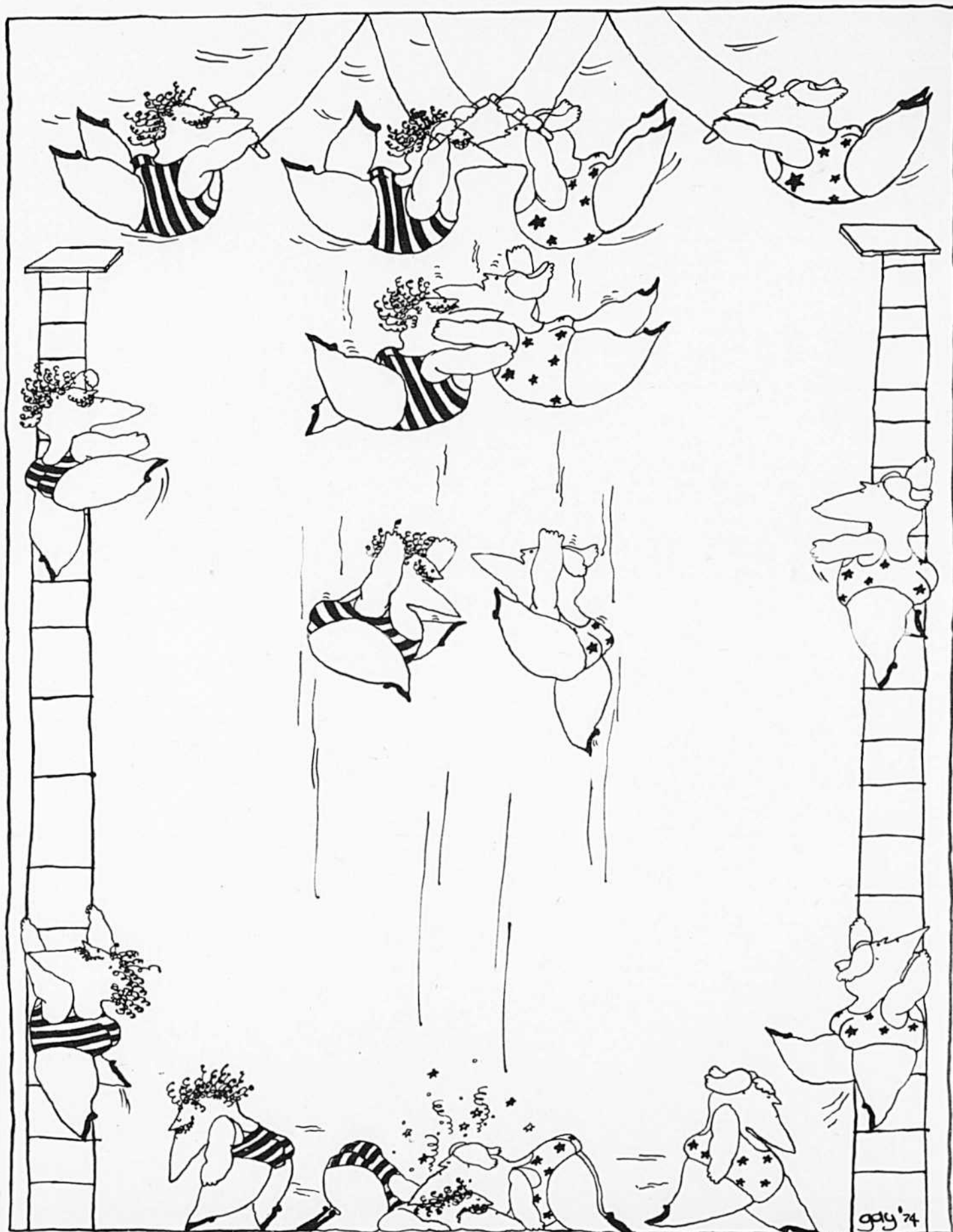
Il y a cinq ans, l'homme,
pour la première
fois, marchait sur la
lune. Dans
notre prochain numéro,
nous allons
fêter ça... à notre
manière.

PERSPECTIVES

est publié chaque semaine
par Perspectives Inc.
231 rue Saint-Jacques
Montréal

Président
Jean-Guy Faucher
Vice-Président
Jean Robert Bélanger
Secrétaire
Paul Audet
Trésorier
Roch Desjardins
Directeur de la rédaction
Pierre Gascon

triples sots!





guy fournier

La minorité silencieuse

J'entrais tranquillement à Montréal par le pont Jacques-Cartier quand j'aperçus un pauvre bougre qui avait escaladé le parapet pour sauter dans le vide. Mon sang de bon samaritain ne fit qu'un tour et, stoppant mon automobile, je courus vers le malheureux dont j'attrapai de justesse la manche de veston:

— Non, mais vous êtes malade? crieai-je, terrorisé de le voir se lancer dans les eaux polluées du Saint-Laurent.

— Au contraire, je suis très bien. Laissez-moi mourir en paix!

— Si vous êtes bien, vous n'avez donc aucune raison de vous suicider.

— C'est ce que vous croyez? Ah! si j'étais ataxique, alcoolique ou arthritique, ou si j'étais simplement aveugle comme il y en a des milliers, je ne serais pas si seul.

— Mais vous êtes fou?

— Hélas, non! Les déficients et les malades mentaux sont bien mieux que moi. Ils ont une association, eux. Je n'ai rien. Si j'avais seulement la chance de souffrir de dystrophie musculaire, de paralysie cérébrale, de diabète, d'épilepsie, d'hémiplégie, de rhumatisme ou même de sclérose en plaques.

— Vous avez un problème de cœur?

— Pas de maladie cardiaque, monsieur, pas de tuberculose, aucun handicap physique. Les narcomanes peuvent se rassembler, faire partie d'une association qui a même son nom dans les pages jaunes. Ceux qui s'adonnent à l'alimentation naturelle ont le même privilège que les narcomanes; moi j'ai toujours mangé comme tout le monde: du steak, des patates, des hot-dogs, des hamburgers. Je ne suis qu'un homme ordinaire, par pitié, laissez-moi sauter!

— Jamais de la vie! Vous n'êtes pas paraplégique, mais est-ce une raison d'en finir?

— J'ai des dizaines d'autres raisons de mettre fin à ma triste existence. Lâchez-moi!

Je l'empoignai plus fermement encore mais il commença à se débattre comme un diable dans l'eau bénite en me déclinant sa litanie de raisons:

— Pitié, s'il vous plaît, pour un hom-

me qui n'est ni ambulancier, ni astrologue, ni ancien du collège Sainte-Marie...

— Je ne vois pas le rapport.

— Ouvrez les yeux, monsieur. Si vous saviez comme on est seul quand on n'est pas banquier, chauffeur d'autobus scolaire, célibataire, coureur d'auto ou curleur! Et je ne suis ni directeur de funérailles, ni entrepreneur en isolation, ni explorateur; je ne fabrique pas de cidre, je ne suis pas grossiste en médicaments, herboriste ou homme d'affaires. Ah! si j'étais homosexuel, j'aurais une association pour s'occuper de moi! Je n'habite pas les îlots Saint-Martin et je ne suis ni Indien, ni immigrant.

— Vous devez quand même être quelqu'un?

— Personne, je ne suis personne qui puisse s'associer. Si seulement j'étais Jeune scientifique, Lacordaire, marchand, naturopathe ou officier des postes. J'aurais pu avec un peu de chance être parachutiste ou propriétaire, Père Noël, restaurateur...

— Un instant, vous avez passé le "Q". Vous devez au moins être Québécois?

— Oui, mais les Québécois n'ont pas d'association. Regardez dans les pages jaunes. Quand on est seulement Québécois, il n'y a pas d'association possible. Si ma mère avait voulu, j'aurais pu être scout ou sauteur de barils. Même les transporteurs de lait sont regroupés en association comme les urologues.

— Vous n'êtes pas vétéran, par hasard?

— J'étais trop jeune pour la première guerre et trop vieux pour la deuxième. Enfin, je ne fais pas de water polo et je ne pratique pas le zen. Laissez-moi, je ne suis pas associable. Mon cas est désespéré...

Qu'auriez-vous fait à ma place? J'ai finalement lâché la manche de son veston.

— Ahhhhhhhhhhhhhhhhh...

Il plongea en lançant un cri de douleur qui se répercuta depuis à mes oreilles. Il serait peut-être temps de fonder une association pour cette minorité silencieuse et oubliée que sont les gens normaux et bien ordinaires.



Chaque jour amène sa nouveauté

Aujourd'hui, c'est le ski nautique que vous essayez pour la première fois. Sauter sur les vagues, éprouver la griserie de la vitesse... tout cela n'est pas toujours facile. Mais vous n'arrêterez que lorsque vous serez aussi bonne que vos amis. Sinon meilleure!

Pour vous, la protection interne des tampons Tampax est particulièrement bienvenue. Elle vous permet de jouir de l'eau les jours supplémentaires dont vous avez besoin. Les tampons Tampax s'insèrent aisément. Leur tube-applicateur guide délicatement le tampon en place. Et vos mains n'y touchent jamais.

De plus, les tampons Tampax ne causent aucune irritation. Ils se transportent discrètement dans votre sac de plage. Et ils vous évitent les inconvénients des serviettes et ceintures gênantes.

La protection des tampons Tampax vous procure une nouvelle liberté. Et assez de confiance en vous pour vous permettre d'apprécier la nouveauté que chaque journée amène.

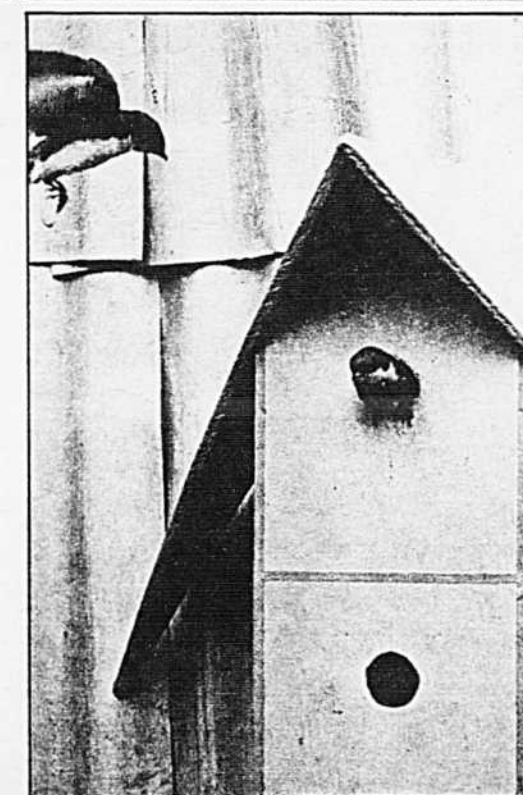
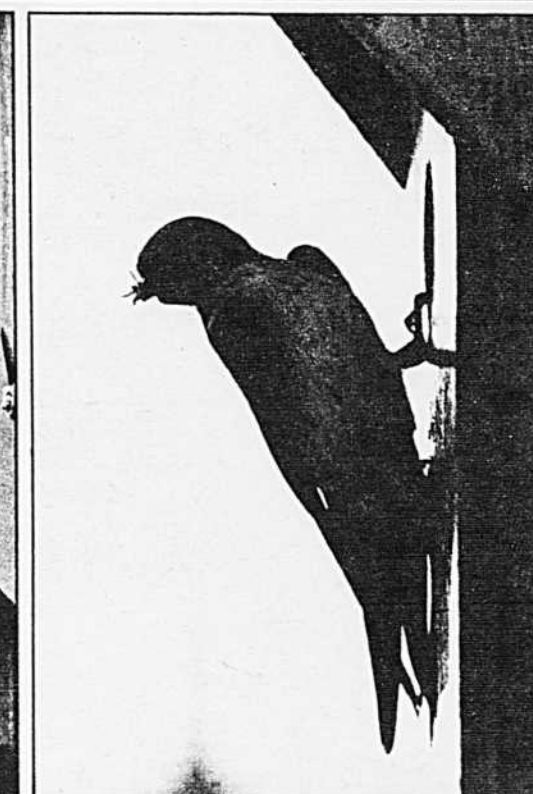
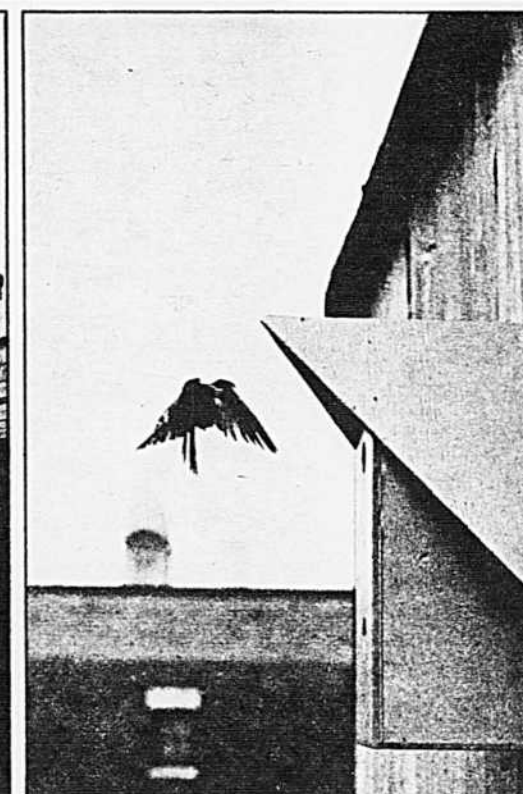
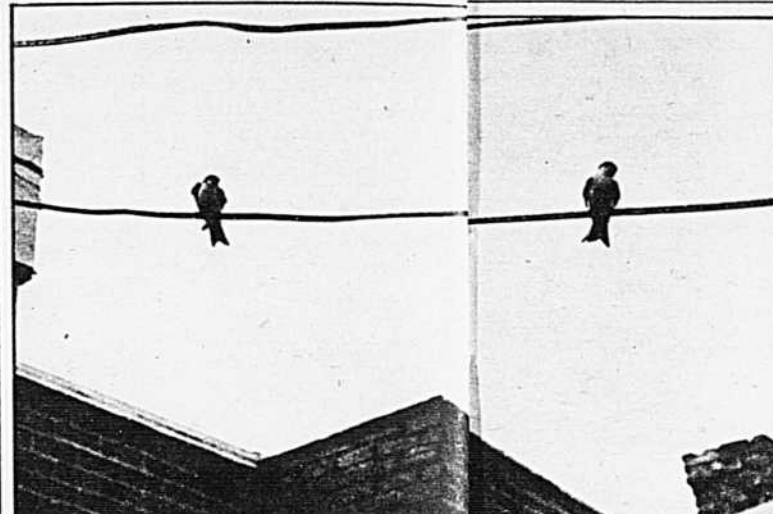
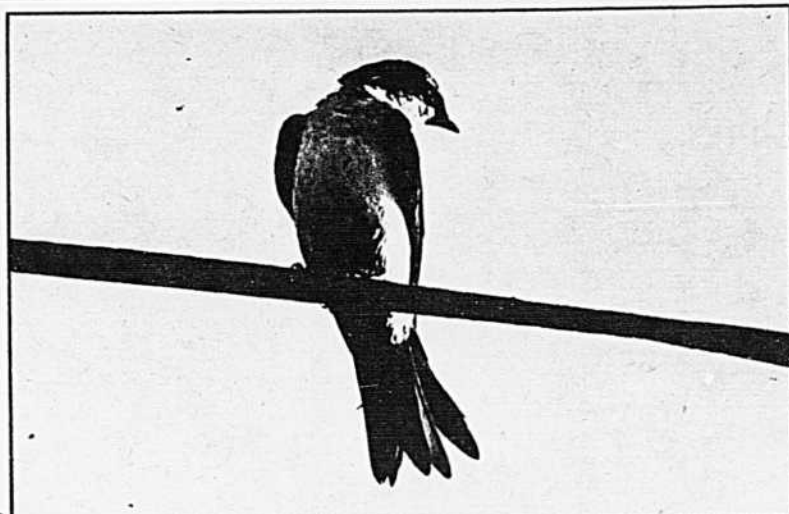


tampax
TAMPAX
La protection interne
qui rassure de plus
en plus de femmes

FABRIQUÉS EXCLUSIVEMENT PAR
CANADIAN TAMPAX CORPORATION LTD., BARRIE, ONTARIO

ma cabane au canada

Si les hirondelles chantent, ce n'est sûrement pas sur l'air de "J'sais pas si j'vas déménager, ou rester là". Leur migration, en effet, est plus que le simple passage d'un pays à un autre: fidèlement, à chaque printemps, elles reviennent au nid même qu'elles avaient quitté l'automne précédent, rebord d'un toit ou cabane que vous leur aviez fabriquée. Le photographe Guy Turcot aime bien guetter leurs allées et venues. Il n'est pas le seul...





ROTHMANS DE PALL MALL
MONDIALEMENT RÉPUTÉE DEPUIS 1890

Le meilleur tabac qui se puisse acheter



Les cigarettes Rothmans sont aujourd'hui vendues dans plus de 160 pays,
100 lignes aériennes et 150 lignes maritimes.

Avis: Le ministère de la Santé nationale et du Bien-être social considère que le danger pour la santé croît avec l'usage.